

Le patrimoine de toute l'île

FRANÇOIS RÉMILLARD ET BRIAN MERRETT, *Belles demeures historiques de l'île de Montréal*, Montréal, Les Éditions de l'Homme, 2016, 344 pages

Paul Labonne

Volume 12, numéro 1, automne 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/86849ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (imprimé)

1929-5561 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Labonne, P. (2017). Compte rendu de [Le patrimoine de toute l'île / FRANÇOIS RÉMILLARD ET BRIAN MERRETT, *Belles demeures historiques de l'île de Montréal*, Montréal, Les Éditions de l'Homme, 2016, 344 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 12(1), 18–20.

LE PATRIMOINE DE TOUTE L'ÎLE

Paul Labonne
Historien

FRANÇOIS RÉMILLARD ET BRIAN MERRETT

BELLES DEMEURES HISTORIQUES DE L'ÎLE DE MONTRÉAL

Montréal, Les Éditions de l'Homme, 2016, 344 pages

Livre de table à café magnifiquement illustré par le photographe Brian Merrett, l'ouvrage de l'historien de l'architecture François Rémillard s'intéresse à la fois à l'architecture extérieure et intérieure des belles demeures de l'île de Montréal, en s'attardant surtout à la période du Régime français jusqu'aux années 1930 avec une brève incursion dans les années 1970, et à la fois à leurs propriétaires qui ont tous en commun d'avoir joué un rôle de premier plan dans l'histoire de cette ville, et souvent, du Canada. Au verso de l'ouvrage, on peut y lire que le livre a été réalisé dans le contexte du 375^e anniversaire de la fondation de Montréal et du 150^e anniversaire de la Confédération canadienne. Cet angle a teinté le choix des résidences sélectionnées et le commentaire du texte. On y trouve, par exemple, la résidence dans le Vieux-Montréal de G.-É. Cartier (co-premier ministre du Canada-Uni), celles de premiers ministres du Canada, J.-J. Caldwell Abbott et P.-E. Trudeau (l'ancienne maison de l'architecte Ernest Cormier), ainsi qu'une maison d'un premier ministre du Québec (celle de Robert Bourassa dans Outremont).

Le livre reprend sensiblement la même structure que son ouvrage précédent sur les résidences bourgeoises du *Mille carré doré* (1986, épuisé), mais de manière plus élaborée. Une partie historique décrit le contexte du développement de l'île de Montréal (sa géographie et son peuplement), suivie d'une partie descriptive sur les styles architecturaux et les types de décors intérieurs en vogue à Montréal depuis presque quatre siècles. Un chapitre est consacré aux pièces et espaces qui ont composé la résidence bourgeoise montréalaise au fil du temps, des pièces les plus communes à celles spécialisées, plus tardives, tel que la salle de bal, la bibliothèque, le fumoir turc, le billard, la serre, la chapelle ou la galerie d'art. Le premier tiers de l'ouvrage se termine par une réflexion sur l'importance de préserver un tel patrimoine. La seconde partie, qui représente les deux-tiers de l'ouvrage, est consacrée à une quarantaine de maisons. L'auteur en détaille le style architectural et le décor intérieur en soulignant leurs particularités. La présentation chronologique – une excellente idée –, nous permet de suivre l'évolution du cadre bâti montréalais, et d'observer, par exemple, la grande continuité au plan de l'architecture résidentielle dans le Vieux-Montréal jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, «les édits et règlements des intendants de la Nouvelle-France, [ayant été] reconduits sous le Régime anglais», comme le souligne l'auteur. La maison de Pierre du Calvet, érigée en 1770, en est un exemple éloquent avec ses pignons coupe-feux et son toit (en tôle à la canadienne) dont la pente n'excède pas un angle de 45 degrés.

La présentation chronologique nous permet aussi de suivre le déploiement du bâti dans l'espace montréalais. Si à l'époque du Régime français, les maisons de pierre cossues se concentrent à l'intérieur de la ville fortifiée de Ville-Marie et de ses environs, on en trouve néanmoins en milieu rural et dans les noyaux villageois de l'île, comme la maison Saint-Gabriel (1662), achetée

par Marguerite Bourgeoys pour y accueillir les filles du Roy, et la maison Le Ber-Le Moyne (1670) à Lachine, transformée en poste de traite par les riches marchands de fourrure Jacques Le Ber et Charles Le Moyne. Elles empruntent parfois la forme d'un château, comme celui des Sulpiciens, dans leur domaine de la Montagne (1685) ou celui de Claude de Ramezay (1705).

Lieux du pouvoir politique et économique, les résidences privées témoignent du statut de leur propriétaire. Les châteaux ou manoirs rappellent le pouvoir seigneurial (Séminaire de Saint-Sulpice en 1684 dans le Vieux-Montréal

et château des Sulpiciens en 1685 au pied du Mont-Royal) et colonial (le Château Ramezay a servi de résidence personnelle à Claude de Ramezay, gouverneur de Montréal, aux intendants de la Nouvelle-France et au gouverneur général britannique). Au XIX^e siècle, où la présence britannique, en architecture, s'affirme dans la métropole, les somptueuses résidences de la nouvelle élite, majoritairement d'origine écossaise, construites sur la rue Sherbrooke ou sur les flancs du Mont-Royal, reflètent de manière ostentatoire le statut social des nouveaux maîtres de la ville.

L'auteur s'était déjà intéressé aux demeures du *Mille carré doré* vers 1900, cette partie de la ville

où, à son apogée, «regroupait plus de 75 % des résidences appartenant à des millionnaires au Canada» (Rémillard, 1986). La résidence du puissant armateur Sir Hugh Allan, érigée sur le flanc haut du Mont-Royal, fait office de symbole du pouvoir économique de cette nouvelle classe dirigeante. De style néo-renaissance, elle s'inspire des villas toscanes aménagées par les banquiers de la Renaissance italienne. Il s'agit de «la plus vaste résidence jamais construite sur l'île de Montréal – elle comptait quelques 60 pièces à l'origine» écrit l'auteur. *Ravenscrag*, c'est le nom donné à la résidence par Allan et qui signifie la «colline du corbeau», est dotée d'une tour (campanile) qui servait de poste d'observation à Allan pour observer les allers et venues de ses transatlantiques dans le Port de Montréal.

L'auteur s'attarde cette fois aux maisons de campagne de ces magnats de la finance, du commerce et de l'industrie, qui les érigent dans l'ouest de la Ville, principalement à Senneville, d'ailleurs reconnu arrondissement historique par le gouvernement fédéral en 2001. L'arrondissement historique comprend au moins 82 bâtiments répartis sur douze propriétés. Des architectes de renom, tels les frères Edward et William Sutherland Maxwell, signent les plans de ces résidences bâties sur de vastes terrains où l'on pratique, selon



suite de la page 18



les époques, la chasse à courre, le polo, le golf et, sur le bord des rives, des activités aquatiques comme la voile, alors très en vogue.

De rares francophones émergent du lot, comme Louis-Joseph Forget qui s'établit aussi à Senneville en 1899. Sa résidence de style château, le Bois-de-la-Roche, rappelle l'ancienne gare Viger et le Château Frontenac. Edward Maxwell en est l'architecte aidé d'un ancien collègue de Boston et des fils du célèbre architecte-paysagiste Frederick Law Olmsted, concepteur du parc du Mont-Royal.

À l'est de la ville, les frères Oscar et Marius Dufresne se font construire, en 1915-1918, un imposant édifice beaux-arts qui s'inspire du Petit Trianon de Versailles et dont l'intérieur est décoré par Guido Nincheri.

En terminant, une carte de l'île de Montréal localisant la quarantaine de maisons aurait été pratique. Cela dit, il s'agit déjà d'un ouvrage essentiel documentant une partie importante du patrimoine montréalais. Pour protéger, il faut d'abord connaître!

suite de la page 19



d'un mercantilisme benêt n'ayant jamais vraiment pensé plus loin qu'au profit immédiat. Résultat? Le corridor américain (New York-Pittsburgh en passant par la Susquehanna, l'Ohio vers le Mississippi, le Missouri, la rivière Platte du Sud, le Colorado et le sud de la Californie) a pris l'avantage.

Il aurait pu, selon Tellier, en être autrement. L'auteur semble d'ailleurs le déplorer lorsqu'il évoque que le modèle anglais, libéral et encourageant le peuplement de la colonie par une grande diversité religieuse, aurait permis un meilleur essor de la Nouvelle-France (p. 370-372). On atteint cependant ici la limite philosophique de l'approche qu'adopte le chercheur en économie spatiale pour comprendre la venue au monde de Montréal. Si le modèle de développement britannique aurait peut-être permis à Montréal de prendre un plus important essor, qu'en aurait-il été de la culture politique d'ici, culture politique qui fait partie intégrante de l'identité québécoise? Comment le Québec aurait-il réussi à rester lui-même au fil des siècles? Comment aurait-il réussi à s'individualiser politiquement par rapport au reste du continent nord-américain? Conquis, il aurait pu décider de joindre la révolution américaine et d'être une seconde Louisiane. Cette perspective ne nous semble guère réjouissante.

Il faut donc adresser cette critique à Luc-Normand Tellier qui, malgré tout, signe ici un ouvrage de haut calibre bien que par moments un peu aride. Considérer l'importance des choses du monde selon des critères purement démographiques et économiques est pertinent, mais seulement jusqu'à un certain point. Cela nous condamne à passer à côté de certains essentiels non quantifiables en histoire humaine, l'histoire de ce qu'André Siegfried appelait l'âme des peuples. Concept romantique et suranné diront certains, à qui l'on répondra, appuyés que nous sommes

par Durkheim, Renan et Weber pour ne nommer qu'eux, que sans le ciment que constitue cette âme que l'on ne retrouve ni dans un PIB ni dans une courbe démographique, nous ne parlerions même plus, aujourd'hui, de Montréal comme d'une ville au caractère unique en Amérique du Nord.

Qu'important, à ce moment, les lubies colbertiennes et les intrigues autour de la couronne et de la Société Notre-Dame, qu'importe que Montréal eût pu compter 2 millions d'habitants supplémentaires si elle n'avait pas eu l'histoire différente – typiquement française – des villes américaines voisines? *L'émergence de Montréal dans le système urbain nord-américain entre 1642 et 1776* est donc un livre pertinent, factuellement juste, original en ce qu'il rénove notre conception de l'évolution des systèmes urbains en appliquant le concept de topographie dynamique à l'histoire de Montréal. Il ne saurait toutefois en aucun temps remplacer réellement les récits traditionnels qu'il souhaite relativiser ou revoir. Ces derniers sont beaucoup plus à même de comprendre d'où vient la spécificité montréalaise et québécoise de même que de nous extirper de l'expression historiographique du matérialisme libéral anglo-protestant qui ne considère comme réel que ce qui se quantifie et s'observe.

BIBLIOGRAPHIE

- BADCOCK, Blair (2002). *Making Sense of Cities: a geographical survey*, Taylor & Francis, 289 pages
- CHRISTALLER, Walter (1933). *Die zentralen Orte in Süddeutschland*, Iéna, Fischer, 331 pages
- CHASE-DUNN, Christopher (1985). «The System of World Cities A.D. 800-1975» in *Urbanization in the World Economy*, édité par M. Timberlake, Academic Press, p. 269-292
- TELLIER, Luc-Normand et Claude Vertefeuille (1995). «Understanding spatial inertia: centre of gravity, population densities, the Weber problem and gravity potential» in *Journal of Regional Science*, vol. 35, n°1, p. 155-164